## Les clos d'art de Jacques Charlier

Depuis quelque temps, l'art contemporain furète et a fini par poser son assise dans la très vénérable histoire de l'art : nouvelles lectures picturales des grands maîtres, chapelets d'allusions iconolâtres, clins d'yeux anecdotiques et coups de pinceaux nostalgiques et sentimentaux. D'hypothétiques arbres généalogiques offrent et parfois portent ombrage aux élucubrations savantes des critiques coincés entre un marché d'art en béton de devises et le désir enfantin de ne pas manquer le lancement du dernier sous-marin.

Ce tableau, d'apparence sombre, est pourtant agréablement sillonné d'images en chute libre, tombées des branches européennes et américaines de ces conifères aux chatons bigarrés et aux cônes scintillants, dont les fornications ont donné le jour à des populations tonitruantes comme les Neue Wilde, les Trans-Avangardistes, les Graffitistes - cheveux dans le vent new wave et maquillées de figurations libres (un "label" de Ben). Les survivants de l'avant-garde restent les héros de ce nouvel affrontement, même s'il leur arrive parfois de se camoufler en ces joyeux sauvageons.

Dans cette forêt, tout sauf vierge, Jacques Charlier a commis les pires imprudences. Aux premières lignes de l'avant-garde, il a enrayé les fusils et les canons. Il a fait rire les artilleurs. Il a entraîné les observateurs dans ses bandes dessinées, ses caricatures et ses concerts. Il s'est décoré du plein et du vide du minimal, du concept, de l'analytique. Il s'est photoïsé, performé, vidéoïsé, historicisé, guitarisé, angélisé...
Il a mis en scène les avant-gardes en devenant son impressario et sa vedette, son chef d'orchestre et son soliste, son chorégraphe et son danseur étoile.

Mais cela ne signifie pas que Charlier soit le saltimbanque de la cimaise. A sept lieues, comme le capitaine aux fameuses bottes, il sillonne les mers de l'art, y plonge et s'y mouille pour y repérer tous les arcanes. Dans ses filets, il a découvert plus insidieux et plus pervers que lui : le marché de l'art et les oléagineux toujours renouvelés qui graissent ses engrenages.

Après mûre réflexion, il envoie les cartons pour son "opera dell' arte" aux petits rats de la critique, qu'il mène tambour battant par monts et par vaux au paroxysme des enjeux, c'est-à-dire de "L'art, l'amour, la mort" (présenté récemment chez Michèle Lachowsky à Bruxelles et montré à la prochaine biennale de

Sao Paulo). Ce thème ringard est un portrait de ce qui se fait et va se faire en art, un portrait outrageant et démesuré des prolongements de l'avant-garde, de la régression totale dans un certain retour à la peinture et à la sculpture, de toutes les excroissances extravagantes d'une avant-garde totalitaire et dominée par le marché international.

Jacques Charlier travaille in situ, sur les plateformes des échafaudages de l'art. Il ne creuse pas une idée, mais parcourt attentivement les trains de réflexion qui circulent autour des phénomènes artistiques. Il ne fignole pas un style, car il s'insinue dans une succession de sémiologies conjoncturelles mais consignées. Il en a plein la tête et plein les mains. Et c'est de cela dont il retourne.

Le discours critique de Charlier n'a jamais été littéraire. Il colle aux objets d'art comme la peinture à la toile ou la soudure au fer. C'est un artiste qui agit seul, en autarcie. Dans son oeuvre, il répond aux questions qui l'intéressent dans l'art, il court-circuite toute velléité bien ou malveillante de critique et d'analyse. Il clôt le discours de et au sujet de l'art.

Mais alors, à quoi travaille Charlier, si ce n'est à ces clos d'art, à ses terrains labourés et cultivés par les artistes, les marchands et les critiques ?

2 septembre 1985